

que, avec des avantages moindres que ceux de leurs pionneurs, ils ont beaucoup mieux profité de leurs études.

C'est que, aux derniers jours de l'Union et à l'aurore de la Confédération, la jeunesse canadienne, moins distraite que celle des générations qui ont suivi, avait soif de puiser aux sources du savoir et comprenait mieux la valeur de cet outil merveilleux de l'instruction pour les besoins personnels et nationaux. Nos collèges sont probablement aussi bons qu'autrefois, mais l'enthousiasme des étudiants ne s'est pas toujours maintenu.

L'un des talents de sir Wilfrid Laurier, qui l'ont puissamment aidé à étendre l'emprise de sa personnalité sur le Canada tout entier, était sa parfaite connaissance de la langue anglaise, qu'il parlait, dès sa jeunesse, avec une élégance et, peut-être, avec plus de maîtrise, certainement avec plus d'éclat, que la langue française, qu'il aimait pourtant davantage. C'est que les besoins et les circonstances de sa vie l'ont appelé à se servir plus souvent de la première, qui est la langue de la majorité, en Canada, en Amérique, et dans l'empire britannique.

De la carrière politique du grand disparu, nous ne dirons plus que du bien. Nous l'avons combattu pendant près de vingt ans, non pas par mesquin intérêt de parti, mais par conviction profonde, tout en lui accordant notre entière admiration pour ses ta-